



**HAL**  
open science

## **Les habits neufs de Pedro de Mendez dans les voyages de gulliver, ou l'ambiguïté du don**

Jean Viviés

► **To cite this version:**

Jean Viviés. Les habits neufs de Pedro de Mendez dans les voyages de gulliver, ou l'ambiguïté du don. Colette Stévanovitch; Henry Daniels. L'affect et le jugement. Mélanges offerts à Michel Morel à l'occasion de son départ en retraite, 2 (6), Association des médiévistes anglicistes de l'enseignement supérieur, pp.553-561, 2005, GRENDÉL, 2-901198-39-2. <hal-04699722>

**HAL Id: hal-04699722**

**<https://hal.science/hal-04699722v1>**

Submitted on 17 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Jean Viviès  
Université de Provence

## **Les Habits neufs de Pedro de Mendez**

**dans les *Voyages de Gulliver*,**

**ou l'ambiguïté du don**

« D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas et un esprit boiteux nous irrite ? A cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons. » (Pascal, *Pensées*)

Don Pedro de Mendez ? Encore ? N'a-t-on pas déjà beaucoup écrit sur ce personnage de capitaine portugais qui n'occupe pas même trois pages de *Gulliver's Travels* ? Ce personnage mérite-t-il cet excès d'honneur alors que l'ont déjà examiné sous leur loupe les nombreux exégètes du quatrième Voyage, en particulier ceux de l'école dite « soft »<sup>1</sup> ? Il est vrai que pendant longtemps l'on ne s'était guère intéressé à lui, trop discrète utilité narrative qui recueille Gulliver de retour de chez les Houyhnhnms, au chapitre XI, et facilite son retour en Angleterre, tel un passeur mais un passeur vers la vie. Mais un personnage de fiction est-il condamné à être mineur s'il n'apparaît que dans quelques pages ? Son importance sémantique est-elle proportionnelle à l'espace textuel qui le concerne ? Le capitaine portugais s'est retrouvé ensuite chargé de sens quitte à ployer sous le fardeau,

---

<sup>1</sup> « ...that unforgettable hero of soft-school interpreters, The Portuguese captain », Claude Rawson, *God, Gulliver and Genocide. Barbarism and the European Imagination 1492-1945*, Oxford : Oxford University Press, 2001, p. 268.

promu par la critique en sauveur d'une humanité dont Gulliver s'est écarté, humain trop humain face à un Gulliver misanthrope dément, et détenant par là même l'une des clés capitales du sens des *Voyages*. Cherchant à repérer les représentants de cette humanité que rejette Gulliver, Kathleen Williams, outre le roi de Brobdingnag, met en lumière Don Pedro, « who shows to what unselfish goodness man can attain ». <sup>2</sup> Alors encore une rapide visite à bord du bateau de don Pedro ?

Le chapitre XI, dans lequel il apparaît, révèle son utilité, si on le met en regard des autres retours de Gulliver en Angleterre. L'existence même de ce chapitre attire l'attention sur la difficulté de ce retour. De manière générale, ces retours successifs se caractérisent par un assombrissement progressif. Après des retrouvailles affectueuses (lors du premier Voyage) puis distanciées (deuxième Voyage), Gulliver était revenu de ses voyages du troisième livre sans commenter sa réinsertion dans la vie familiale, se contentant d'un laconique : « ...I arrived the same Day at two in the Afternoon, and found my Wife and Family in good Health » (210). <sup>3</sup> A la fin de la quatrième partie, l'ultime retour connaît plusieurs stades et d'abord un séjour dans une île, rapidement interrompu. « My design was, if possible to discover some small island uninhabited, yet sufficient by my labour to furnish me with necessaries of Life » (275). Gulliver en effet ne restera là que quatre jours, blessé pour finir par une flèche décochée par un autochtone (« I shall carry the mark to my grave »). Ainsi Swift fait quitter l'île très rapidement à Gulliver là où Defoe avait eu toute une histoire à raconter, un séjour de vingt-huit années comme l'annonce la page de titre de *Robinson Crusoe*. A plusieurs égards, comme l'a montré J. Paul Hunter, *Gulliver's Travels* apporte une réponse parodique au roman (novel) naissant. <sup>4</sup>

<sup>2</sup> « Gulliver's Voyage to the Houyhnhnms » (1951), in Richard Gravil ed., *Gulliver's Travels : A Casebook*, Londres : McMillan, 1974, p. 146.

<sup>3</sup> Jonathan Swift, *Gulliver's Travels* (1726), Paul Turner ed. (1971), Oxford World's Classics, Oxford : Oxford University Press, 1998. Les références de pages sont données entre parenthèses après la citation.

<sup>4</sup> « The *Travels* works as a kind of parodic answer to the early novel and as a satire of the novelistic consciousness », « *Gulliver's Travels* and the Novel », in Frederik N. Smith, *The Genres of Gulliver's Travels*, Newark : University of Delaware Press, 1990, p. 56.

*Les habits neufs de Pedro de Mendez*

Très progressivement la rencontre avec Don Pedro se prépare. D'abord on ne voit que le bateau, puis la chaloupe des marins portugais qui repèrent la pirogue de Gulliver puis, après avoir fouillé les alentours, Gulliver lui-même. Ces marins portugais sont des *seamen* : ainsi Gulliver, après les Houyhnhnms et les Yahoos, voit des hommes (see men ?). Il n'en a pas vu depuis quatre ans et demi. Ensuite Gulliver se comporte en prodigieux linguiste qu'il est : « I understood that language very well ». Polyglotte mais modeste, il n'a pas mentionné le portugais dans la liste des langues qu'il déclare maîtriser lors de son séjour à Lilliput (« ... I spoke to them in as many languages as I had the least smattering of, which were High and Low Dutch, Latin, French, Spanish, Italian, and Lingua Franca » (17). Il suscite néanmoins l'admiration des marins portugais par son aisance linguistique, même si le phonéticien y trouverait à redire, son accent étant marqué par des traces d'intonations chevalines, qui au demeurant ne gênent pas la compréhension. Dissonance dans le récit : quand Gulliver se présente dans son portugais impeccable comme un pauvre Yahoo, son énoncé semble contradictoire. S'ils émettent des sons, les Yahoos ne sont pas doués de la parole et sont encore moins polyglottes.<sup>5</sup> Ces Portugais sont honnêtes, un peu inquisiteurs mais prévenants. Le texte donne à comprendre qu'ils représentent les humains, comme un autre mot vient au passage l'indiquer discrètement : « they spoke to me with great Humanity » (278). Ils ne demandent aucun prix pour prendre à leur bord le passager inattendu (« gratis ») si ce n'est celui d'une bonne histoire sortant de l'ordinaire : « they were curious to know my Story » (278). En miniature et en accéléré, Gulliver revit alors certains épisodes qui l'ont vu transporté de boîte en boîte : il passe de la chaloupe au bateau puis à la cabine, sujet passif comme au livre II, ligoté comme au livre I, tout en maniant les langues comme au livre III, avant de rencontrer le fameux Capitaine.

Le rapide portrait de ce dernier s'organise autour d'adjectifs positifs : « courteous », « generous », « obliging » et de marques

---

<sup>5</sup> William Bowman Piper, « Houyhnhnmland as a Philosophical Treatise », in Smith ed., p. 188.

ostensibles de courtoisie (« civilities ») : l'hôte fournit le gîte et le couvert. Face à l'ingratitude du rescapé, qui tente de s'enfuir, Don Pedro de Mendez trouve des accents si émouvants (« very movingly ») qu'il obtient la contrepartie narrative de son hospitalité. Auditeur attentif et avisé (« wise »), lecteur-modèle façon Umberto Eco, qui coopère à l'élaboration du sens (« un texte est une machine paresseuse qui prie le lecteur d'accomplir une partie de son propre travail »),<sup>6</sup> Don Pedro cherche le défaut, les points où le récit pourrait trébucher (« tripping »), transformant l'écoute en interrogatoire.

Face à l'autorité, inscrite dans les signifiants du capitaine (« Don » est un titre d'honneur qui vient du latin « dominus »), Gulliver livre son récit sans trébucher. Les vêtements viennent indexer la relation qui se noue entre les deux hommes. Le capitaine lui prête deux chemises, dûment lavées. C'est dissimulé aux regards sous le manteau de Don Pedro que Gulliver débarque à Lisbonne. Gulliver est ainsi sauvé, nourri, hébergé, logé en hôte de marque sous le propre toit de Don Pedro et bientôt habillé à neuf. Les deux hommes sont quasiment de la même taille (« being almost of my Size »), don Pedro devenant comme un double, une doublure pour le costume confié aux soins du tailleur. Mais l'habit ne fait pas tout : malgré cet habillement complet, Gulliver éprouve toujours autant de haine pour les humains dont l'odeur lui répugne au point qu'il peut s'évanouir à tout instant. Malgré cela, tout au long du séjour à Lisbonne, le capitaine fait montre de compréhension, « very good *human* understanding » (l'adjectif est en italiques).

La parabole du Bon Samaritain portugais aurait donc livré sa clé. Paradigme d'humanité au double sens ontologique et moral du terme, Don Pedro est ainsi celui qui ré-acclimate progressivement, ou tente de le faire, Gulliver au monde des hommes que ce dernier ne reconnaît plus comme tel. Il prépare Gulliver au retour, il le répare, comme peut le laisser entendre son nom (mendez /mends). Car son nom est d'importance comme très souvent le nom propre en contexte de fiction. Le nom n'est-il pas le « prince des signifiants », comme

---

<sup>6</sup> Umberto Eco, *Six Promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, trad. Myriem Bouzaher, Paris : Grasset, 1996, p. 9.

*Les habits neufs de Pedro de Mendez*

disait Barthes ?<sup>7</sup> Mendez est certes un patronyme portugais très courant, porté d'ailleurs par plusieurs navigateurs et voyageurs célèbres. De façon intéressante il peut évoquer aussi à l'oreille du lecteur le « splendide mendax » de la devise qui orne le portrait dans l'édition de 1735. Alors Don Pedro « mendax in fabula » ? Générosité fallacieuse que la sienne, pourtant sous le signe du don. Don Pedro est un catholique. On peut au passage se souvenir que c'est Peter dans *A Tale of a Tub* qui incarne la religion catholique, où il est d'ailleurs question aussi de manteaux et de marins. Cette identité catholique est contradictoire : elle met à l'esprit l'Inquisition, d'ailleurs explicitement mentionnée dans le texte et qui suscite la frayeur de Gulliver : « the least Hint of such a Story would not only draw Numbers of people to see me, but probably put me in danger of being imprisoned or burnt by the *Inquisition* » (280). Mais à la différence des Hollandais du troisième Voyage ou d'autres Protestants anglais ou hollandais du récit, c'est un chrétien, plus chrétien que commerçant et qui ne demande aucun paiement pour le passage. Il prête vingt livres à Gulliver au moment de son embarquement pour l'Angleterre. Quant à la bonne ville de Lisbonne, elle constitue une étape intermédiaire entre l'étrange absolu du pays des Houyhnhnms et l'Angleterre de l'origine. Lisbonne est aussi un port où est à l'ancre un bateau anglais, synecdoque du pays d'origine et autre étape dans cette réadaptation douloureuse.

L'entreprise de réadaptation compassionnelle de Don Pedro est tout de même ambivalente. En effet, un bateau est une prison, comme le disait Johnson à Boswell.<sup>8</sup> Gulliver se retrouve confiné dans une cabine qui est aussi une cellule. Il est en quelque sorte à la fois protégé et enchaîné, écouté et interrogé, mis à nu (« strip ») et habillé, hébergé et assigné à résidence, aidé et séquestré, persuadé et séduit (« seduced ») par cet homme sans épouse qui a congédié les domestiques. Il est avant tout son obligé (le mot « obliging » apparaît

<sup>7</sup> « Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe », in Claude Chabrol ed., *Sémiotique narrative et textuelle*, Paris : Larousse, 1973, p. 34.

<sup>8</sup> « Being in a ship is being in a jail », *Journal of a Tour to the Hebrides* (1786), Peter Levi ed., Harmondsworth : Penguin, 1984, p. 234.

deux fois). La compassion équivaldrait donc à une forme subtile de répression, plus équivoque, du danger que Gulliver, ou son histoire, peut représenter.<sup>9</sup> Don Pedro manifeste une autorité de tous les instants (« ordered », « forced », « persuaded », « seduced ») qui conduit à s'interroger. Adjuvant ou opposant ? Le personnage ne se laisserait pas classer dans un modèle actantiel. Gulliver s'est forcé à ce tête-à-tête réparateur, à cette thérapie au fond fort peu efficace (« my hatred and contempt seemed to increase »... « I complied at last, finding I could not do better »). Accueilli par femme et enfants, Gulliver demeure plein de haine, de dégoût et de mépris. Il s'évanouit immédiatement à leur simple contact. Don Pedro de Mendez n'a pas recyclé Gulliver en être humain capable de discernement et d'affection.

La fonction du personnage peut sembler néanmoins assez claire. En représentant un double antithétique, un « foil », Don Pedro sert à montrer que Gulliver s'est éloigné de l'humain. Sans lui, seule la famille de Gulliver servirait d'épreuve de vérité et la démonstration en serait affaiblie ou biaisée. Don Pedro sert à montrer que Gulliver n'est pas le paradigme de tous les hommes mais de l'homme quand il est fourvoyé dans la déraison (« they all conjectured, that my Misfortunes had impaired my Reason »). Cette interprétation « soft » épargne au lecteur de se mirer dans le miroir de Gulliver. L'on peut trouver à l'appui de cette lecture le personnage de Lord Munodi qui, à travers une technique narrative comparable, sert de contraste aux expérimentations absurdes de Lagado, et qui d'ailleurs héberge aussi Gulliver (livre III, chapitre 4).

Mais l'on peut aussi encore nuancer cette vision de Don Pedro. Don Pedro est en effet comme une synthèse des deux identités de Gulliver qui, l'on s'en souvient, est à la fois un marin et un médecin. Il l'a transporté à bord du bateau dont il est le capitaine et il lui prodigue des soins. Gulliver dans le même temps n'est plus médecin mais patient, il n'est plus capitaine mais passager reclus dans sa

---

<sup>9</sup> Pour une analyse de Don Pedro comme « tacite mendax », voir Alain Bony, *Discours et vérité dans Les Voyages de Gulliver de Jonathan Swift*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 2002, 229-235.

*Les habits neufs de Pedro de Mendez*

cabine. Le jeu de miroirs n'est donc pas parfait ou symétrique. L'échange est inégal. Nous avons déjà relevé que Don Pedro prêtait (« lend ») vingt livres à Gulliver. Mais pourquoi un prêt ? Comment est-il prévu qu'il soit remboursé ? Les vêtements d'ailleurs sont également prêtés (« to lend me the best Suit of Cloaths he had » ... « he would lend me two clean shirts ») alors que Gulliver donne (« give ») : « I gave him a very short Relation of my Voyage ... I must give him my Word of Honour ... I gave him the Promise he required ». Le don n'est pas forcément du côté où l'on croit : là où Gulliver donne son récit, le sauveteur ne fait que prêter l'oreille. Don Pedro de Mendez est moins un donateur qu'un auditeur/lecteur soucieux de remettre en circuit un Gulliver présentable, le dessaisissant de la singularité de son expérience, le privant du sens de son témoignage. Dans le même temps il le fait disparaître temporairement de l'espace social, le traite en négatif de l'homme vu comme être doué de raison. Comme si la déraison ne pouvait provoquer que de la honte, qu'il faut dissimuler aux regards, de crainte que son pouvoir de contagion la multiplie à l'infini.<sup>10</sup> Bienveillance et lucidité ne font pas toujours bon ménage. Don Pedro ne dédouane-t-il pas le lecteur, en étant le premier à subir de plein fouet le récit impensable ? C'est moins ce que raconte Gulliver mais l'impact de son expérience qui frappe le lecteur. La question est moins : Gulliver dit-il la vérité dans son récit ? mais : qu'a-t-il compris ou qu'a-t-il vu pour qu'il soit plongé dans cet état ? C'est l'expérience qu'il donne à voir plus que son énonciation qui ressort. Don Pedro peut donc se comprendre comme un agent d'euphémisation du récit de Gulliver, agent inscrit dans le texte et désigné comme tel. Certes Don Pedro figure l'humain, un repère qui permet de mesurer là où en est Gulliver ; pour autant le voyage de Gulliver ne peut être aussi aisément récusé dans la force de son effet, sinon dans la lettre des conclusions que le narrateur en tire. Ce qui domine c'est bien la trace laissée par la traversée de ces « remote parts of the world », trace à laquelle la mort semble préférable, puisque

---

<sup>10</sup> Voir Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris : Plon, 1961, chapitre III.

Gulliver par désespoir est prêt à se jeter à l'eau. Tout capitaine que l'on soit, tout muni d'une garde-robe d'habits neufs pour dissimuler aux regards l'homme blessé, tout lecteur autorisé que l'on puisse être, la marque demeure (« I shall carry the Mark to my grave »). Et l'on peut choisir de ne pas la voir, tant il est vrai qu'on peut ne pas sortir indemne de la rencontre avec le survivant.

Un personnage de fiction est marqué par l'incomplétude. Un récit de fiction ne décrit qu'une partie du monde fictionnel qu'il postule. Certes une conception étroitement formaliste du personnage peut le réduire strictement à l'ensemble des énoncés qui en rendent compte. Il n'a ni passé, ni avenir, il n'est rien de plus, même s'il peut par ailleurs être complexe, que ce que le texte dit qu'il est. Or du point de vue de la pragmatique littéraire, le personnage reste fondamentalement ouvert. Philippe Hamon observait déjà lui-même d'ailleurs : « cette notion de personnage [...] est autant une reconstruction du lecteur qu'une construction du texte (l'effet-personnage n'est peut-être qu'un cas particulier de l'activité de lecture ».<sup>11</sup> On peut en effet saisir le personnage aussi du côté de la réception. « Le personnage devient l'objet d'une fabrication duelle qui engage d'une part un certain nombre des propriétés décrites dans le texte et d'autre part leur activation et complémentation dans l'imagination du lecteur ».<sup>12</sup> Don Pedro est dans une certaine mesure le lieu de transfert des désirs secrets du lecteur, qui enrôle le bon capitaine dans son système de lecture ou bien n'en a pas besoin comme ce fut le cas pendant longtemps de la critique swiftienne.

Chez les Houyhnhnms, on le sait, il n'y a qu'une seule vérité au soleil de la raison. Seul un thème fait débat : l'extermination, « whether the Yahoos should be exterminated from the Face of the Earth » (263). En lisant *Gulliver's Travels* après l'Holocauste, on active des effets de sens insoupçonnés et l'on peut lire le génocide des Juifs dans le sort réservé aux Yahoos par les hyperrationnels

<sup>11</sup> Philippe Hamon, « Pour un Statut sémiologique du personnage » (1972) repris dans R. Barthes *et al.*, *Poétique du récit*, Paris : Seuil, « Points », 1977, p. 119.

<sup>12</sup> Christine Montalbetti, textes choisis et présentés par, *Le Personnage*, Paris : GF Flammarion, « Corpus », 2003, p. 22.

*Les habits neufs de Pedro de Mendez*

Houyhnhnms, comme l'avait déjà suggéré George Orwell.<sup>13</sup> A son retour, Gulliver a une histoire à raconter qui en même temps relève de l'indicible. Mais cet indicible n'est pas tant ce qu'il est impossible de raconter que ce qui a été invivable ; il s'agit moins de la forme d'un récit possible que véritablement de sa substance.<sup>14</sup> C'est ce que montre Gulliver au sortir de cette expérience qui constitue son témoignage plutôt que le récit qu'il en livre. Don Pedro semble à la fois figurer cette écoute compassionnelle et cette neutralisation de l'impensable, qui revient à une mise sous le boisseau de la violence incommensurable de l'expérience de Gulliver. Malgré son face à face avec Gulliver, Don Pedro ne l'a pas ramené à la raison et le marin désespéré retourne en Angleterre plein de haine ; malgré son face à face avec *Gulliver*, le lecteur ne peut enfermer le texte dans une exégèse univoque et s'immuniser trop aisément contre une œuvre lestée d'une charge puissante et noire, et que le XX<sup>e</sup> siècle, le siècle des totalitarismes, a réinvestie de nouveaux sens. Pour demeurer encore un instant du côté de la noirceur, l'on peut penser à Kafka qui estimait qu'il n'y avait pas de temps à perdre avec les livres qui ne brisent pas en nous la mer gelée.<sup>15</sup> Même si voguent sur les mers les bateaux de très bienveillants capitaines, *Gulliver's Travels* est peut-être l'un de ces livres.

---

<sup>13</sup> Voir Rawson, *God, Gulliver and Genocide*, 256-7 ; George Orwell, « Politics vs. Literature: An Examination of *Gulliver's Travels* » in A. Norman Jeffares ed., *Swift ; Modern Judgments*, Londres : Mc Millan, 1968, pp. 192-209.

<sup>14</sup> Sur ce thème voir Jorge Semprun, *L'Écriture ou la vie*, Paris : Gallimard, 1994, p. 23.

<sup>15</sup> « Un livre doit être la hache qui brise en nous la mer gelée », *Journal* cité par Danièle Sallenave, *Le Don des morts. Sur la littérature*, Paris : Gallimard 1991, p. 93.